

Dossier de presse trigon-film

TRANS-CUTUCÚ

de

Lisa Faessler

(Equateur, 2009)



DISTRIBUTION

trigon-film

Limmatauweg 9

5408 Ennetbaden

Tél: 056 430 12 30

Fax: 056 430 12 31

info@trigon-film.org

www.trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Régis Nyffeler

077 410 76 08

nyffeler@trigon-film.org

MATÉRIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation: Lisa Faessler
Scénario: Lisa Faessler
Image: Pio Corradi
Montage: Adrian Aeschbacher, Lisa Faessler
Musique: Station Filmmusik
Son: Otto Cavadini, Jürg von Allmen
Production: Lisa Faessler
Format: HDcam
Langue: Shuar, espagnol f/a
Durée: 90 minutes

SYNOPSIS

La cordillère de Cutucú se trouve en Equateur, dans le sud de l'Amazonie. Si elle a servi de rempart contre la destruction écologique, pour les Indiens, elle a aussi été un obstacle qui leur interdisait tout accès à la civilisation. La construction d'une route traversant cette cordillère apporte donc la mobilité nécessaire à l'exploitation des ressources minières tout en permettant accessoirement aux Indiens d'accéder à notre monde. Mais à quel prix?

Document précieux, *Trans-Cutucú* met en lumière ce processus de dépossession, physique, territorial et spirituel, de manière passionnante, en nous donnant envie d'en savoir plus sur ces montagnes et ses habitants.

RÉSUMÉ

Deux énormes bulldozers jaunes creusent simultanément la terre rouge carmin alors que plusieurs chevaux se lèchent mutuellement leurs plaies dues aux lourdes charges qu'ils transportent. A quelques mètres de là se parque un car pour permettre à des touristes occidentaux de descendre. Ils souhaitent atteindre à pied les cabanes en bois au-dessus du chantier.

Il s'agit de la construction de la route Trans-Cutucú Amazonía, qui traversera les terres quasiment vierges des Indiens. Elle servira à faciliter le transport du bois depuis les villages jusqu'à la capitale de la province Morona-Santiago.

Dans *Trans-Cutucú*, la réalisatrice Lisa Faessler montre les rudes conditions de vie des indigènes Equatoriens, qui subissent une pression croissante de l'industrie. Un agriculteur cultivant la canne à sucre explique qu'il n'arrive plus à se débarrasser de sa récolte, car les marchands ne lui paient quasiment rien. Comme la plupart de ses camarades du village, il ne peut rien faire d'autre que s'attaquer à son propre espace de vie, la forêt tropicale, pour en vendre le bois à bon prix.

Pour opérer un contraste aux images de la situation actuelle, la réalisatrice utilise des séquences en noir et blanc datant de 1986, dans lesquelles de vieux Indiens, tour à tour ivres et sobres, racontent des histoires sur la nature mystique. Ces anciens documents présentent aussi des actes rituels: la recherche de chutes d'eau sacrées ou le fait de boire un alcool fort particulièrement mauvais. Un documentaire subtil sur le profond fossé entre une tradition centenaire et le caractère irrémédiable de la modernisation.

BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE



Lisa Faessler est née en 1946 à Lucerne. Elle a d'abord suivi une formation de photographe avant de travailler comme assistante au département de photographie du Carpenter Center for Visual Arts de l'Université de Harvard, puis comme photographe au musée anthropologique de Mexico City et au Kunstmuseum de Bâle. De 1972 à 1978, elle a étudié à l'académie du cinéma et de la télévision allemande de Berlin. Elle a ensuite travaillé comme réalisatrice freelance et comme régisseuse de plateau et ingénieure du son pour la ZDF en Equateur, au Pérou et au Brésil. Depuis le milieu des années 1980, Lisa Faessler a participé à de nombreux films sur la culture et la vie des peuples indigènes en Amérique latine, en particulier en Equateur. «Shuar» (1986), «Tanz der blauen Vögel» (1993) et «Tumult im Urwald» (1998) font parties de ses œuvres les plus connues. Depuis 1986, elle vit entre Zurich et Quito.

Filmographie:

- 1998 TUMULT IM URWALD
- 1993 TANZ DER BLAUEN VÖGEL
- 1990 DIE LETZTE BEUTE
- 1986 SHUAR, VOLK DER HEILIGEN WASSERFÄLLE

TRANS-CUTUCÙ: RETOUR DANS LA FORÊT VIERGE

Le massif du Cutucú se situe au Sud de l'Amazonie, en Equateur. Il était à la fois un rempart de protection contre la destruction écologique d'une nature riche en faune et en flore et un obstacle au développement de la population indienne sans accès au monde moderne.

La construction d'une route qui transperce le massif aujourd'hui a permis la mobilité et l'exploitation des ressources fossiles, tout en permettant aux autochtones l'accès à la «civilisation». Le processus s'accomplit de façon anodine: le progrès a fait son entrée et ne peut plus être arrêté. Les pelleteuses et les bulldozers excavent, draguent, lacèrent la montagne. On vend, on achète, on s'agite dans une espèce de frénésie quotidienne. Les indigènes n'ont que le bois, qu'ils transportent à dos de cheval, qui puisse leur apporter un revenu substantiel. Ils sont ainsi amenés à piller eux-mêmes leurs propres richesses. Comme dans un miroir déformant, ce monde frénétique actuel est confronté à des images en noir et blanc, datant de 1986. Il s'agit des extraits d'un film tourné par la réalisatrice, Lisa Faessler, auprès des membres d'une communauté Shuar de cette région. Si la montagne était un obstacle, ils trouvaient leur mobilité dans les plantes hallucinogènes et ne connaissaient pas de frontières et, pour eux, la nature représentait une entité vivante qu'il fallait respecter.

LE CHAOS DE L'ACTIVITÉ HUMAINE

Cela commence par une attente dans un aérodrome. Nous ne voyons que des ombres. Un homme se met à parler, d'abord en voix off, expliquant que l'une des plus grandes menaces à laquelle doit faire face la forêt tient aux colons qui viennent l'exploiter, qui l'appauvrissent en pratiquant une déforestation sans retenue.

Puis, la fourmilière se réveille. Des hommes s'activent à démonter une machine pour la transborder dans un petit piper. Nous verrons qu'il s'agit d'une équarrisseuse. L'activité est à la fois frénétique et dérisoire. Frénétique car les gens semblent ne jamais s'arrêter de bouger, de transporter, de travailler. Dérisoire, parce que ce ne semble que des petites choses qu'ils convoient: des bouteilles, quelques planches à dos de cheval, des gros cailloux pour dégager un gué dans la rivière. De petites choses, peut-être, mais par une foule.

Soudain, l'image change. Nous passons sans transition au noir et blanc – plus dans une nuance de gris d'ailleurs – et un homme seul se met à parler, à raconter sa vie. C'était en 1986, le premier film de la réalisatrice (Shuar, le peuple des cascades sacrées) dans la région où elle était venue à la rencontre des indigènes qui vivent sur leur terre ancestrale, les Shuar. Ces images et ces chroniques de la vie passées reviendront régulièrement en contrepoint à la relation de la vie quotidienne d'aujourd'hui. L'opposition se situe aussi bien dans la forme que dans le contenu. La plupart des plans en couleur sont éloignés, habités d'une multitude, accompagnés de sons de coups, de moteurs, ou parfois d'une musique dont l'harmonieuse composition semble vouloir apaiser ces énergies infatigables.

Au contraire, les archives sont faites de personnes seules, cadrées au centre, qui nous parlent dans un silence quasi-total. Retour au temps présent. La caméra continue de suivre les travaux de chacun. Quelques fois, elle s'attarde, sans raison apparente, sur un visage dans la foule, le perd, le retrouve. Ces visages seront les rares gros plans que nous verrons. Et nous réalisons que ces visages émaciés sont les quelques indiens présents dans la cohue. Ils semblent des voyageurs temporels venus depuis le temps passé (1986), qui regardent toute cette effervescence, perdus dans leurs pensées. On a de la peine, au début, à comprendre où veut nous mener Lisa Faessler. Jusqu'au moment où nous nous rendons compte que la réponse est: nulle part. Elle ne fait que nous donner à voir, à nous d'observer attentivement les images et d'en tirer les réflexions que nous voudrions.

UN DOCUMENT PRÉCIEUX

Trans-Cutucú pourrait presque être pris comme l'«épisode II» de *Birdwatchers*, le film de Marco Bechis, où les Guarani reviennent sur leurs terres ancestrales – Shuar, le peuple des cascades sacrées, étant l'épisode I. Ici, nous assistons au processus de dépossession, à la fois physique, territorial, et spirituel. Un processus qui menace aussi, d'une manière encore peu évidente, l'ensemble de l'équilibre écologique d'une région connue pour la richesse des espèces animales qui y vivent (on y compte entre 284 à 365 espèces d'oiseaux selon les zones de la montagne – toutes menacées).

La réalisatrice aurait pu nous raconter tout cela en voix off, et donner à son film la forme d'un documentaire «Geo». Cela aussi aurait pu être passionnant. Au lieu de cela, Lisa Faessler a choisi une démarche courageuse d'observatrice indépendante nous proposant comme un genre de rapport dont nous devons nous-mêmes interpréter les images. Remarquer, par exemple, l'absence criante d'institutions officielles dans cette bourgade ou sur la route. Noter, en outre, la non existence d'un plan de développement qui puisse préserver l'avenir de la région et de ses habitants premiers. Bref, elle nous donne envie d'en savoir plus sur ces montagnes et sur ses habitants. L'apparente froideur du propos n'est que de la modestie réaliste d'une cinéaste qui sait bien que tout discours ne serait que superfétatoire. Son engagement est ailleurs: dans le caractère objectif (dans un sens scientifique) et historique de son propos cinématographique.

Voilà donc un document, qu'il nous faut considérer comme précieux car il prend date, comme le faisait Shuar en 1986. Il nous demande d'être, et surtout de rester, attentifs à ce qui se passe là où les projecteurs de l'actualité restent éteints. Plus, ce document, *Trans-Cutucú*, est symbolique de la marche contemporaine du monde où des populations entières n'ont d'autre choix que de se piller elles-mêmes pour survivre, obérant ainsi leur propre avenir.

Matthias Antoine
(Paru dans le Bulletin TRIGON N°11)